

«Travailler à un monde où chacun puisse être debout»



JEAN VANIER

Canadien, ancien officier de marine, Jean Vanier a consacré sa vie aux handicapés. Il a fondé avec le père Thomas Philippe les communautés de l'Arche pour les accueillir et, avec Marie-Hélène Mathieu, les communautés Foi et Lumière afin d'aider en particulier les parents de personnes handicapées.

La responsabilité, ce sont des liens de tendresse et de vie avec les autres ,

La patience, c'est aimer les gens au-delà de nos émotions ,

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN-MARIE GUÉNOIS

À 85 ans, Jean Vanier vit retiré dans une des communautés qu'il a fondées. Sage très écouté, y compris par les papes, ce témoin demeure l'une des grandes figures de laïc du monde catholique. En cette fête de Pâques, il s'exprime sur les défis que l'Église doit relever.

LE FIGARO. - La fête de Pâques a-t-elle un sens particulier pour vous cette année ?

Jean VANIER. - Elle est marquée par la situation en Syrie, où Frans Van der Lugt, ce jésuite qui était à l'origine de notre communauté, a été assassiné le 7 avril à Homs. Il mourait de faim à cause du blocus. Dans ce pays, les chrétiens sont dans une situation très complexe. Nous avons fondé des communautés de l'Arche et de Foi et Lumière là-bas avec le soutien du gouvernement. Nous étions donc protégés. Voilà donc le sens de Pâques : malgré ces difficultés, la communauté de Damas et ses personnes handicapées ont décidé de continuer à célébrer la vie. Elle refuse d'être pétrifiée par la peur. La résurrection de Jésus a été quelque chose de très petit. Le Christ aurait pu se montrer au Temple, tout le monde l'aurait vu ! Que fait-il au contraire ? Il rencontre Marie de Magdala puis ses disciples. C'est presque rien et comme insignifiant aux yeux du monde. Au mot « apparition », je préfère celui de « rencontre ». Il rencontre quelqu'un et lui donne une parole. À Marie de Magdala, Jésus demande : « Pourquoi pleures-tu ? » On pourrait entendre cette même question aujourd'hui : « Pourquoi pleures-tu devant les drames de notre monde, les divisions dans notre pays ? Pourquoi pleures-tu ? Sois debout ! » Pour moi, Pâques est un appel non pas à faire de grandes choses mais un appel à la joie, adressé à chaque personne pour qu'elle soit debout et proche de son voisin qui pleure. Combien dans notre société ont besoin de consolation, se sentent seuls, perdus ou sans travail. La résurrection n'est pas soudainement une grande vision où le monde va être merveilleux. C'est un appel à des personnes pour qu'elles rencontrent le voisin, le proche.

Que vous apprend pour ce monde le compagnonnage avec les personnes handicapées ?

Toute notre vie ici est un mystère de

rencontre. Rencontrer, ce n'est pas dire : « je suis mieux que toi », ni « je suis plus bas que toi ». C'est dire : « Je suis là pour te révéler que tu es plus beau, meilleur que ce que tu n'oses croire. » Les gens que nous accueillons ont pour la plupart été humiliés. Quand quelqu'un est humilié, toute la relation consiste à faire advenir sa personne pour qu'il reprenne confiance en lui. Voilà la pédagogie de l'Arche. Je pense à Loïc qui est à l'origine des communautés Foi et Lumière. Il a aujourd'hui 56 ans mais en paraît 8 ou 9. Il est tout petit mais d'une grande luminosité. Tous ont souffert mais ce qui est important est qu'ils découvrent un jour qu'ils sont appréciés, reconnus comme des êtres humains. L'Arche n'est pas un lieu où l'on « s'occupe » des gens, même si l'on le fait, mais c'est une communauté qui permet à chacun de révéler nos personnes. Sans oublier que les personnes avec un handicap ont quelque chose à donner. À commencer par leur simplicité : ce sont des hommes de relations qui font tomber les barrières entre les êtres. Ils se jettent dans les bras des gens car ils sont pleins d'un cœur affectif. Ils sont tout simples. Leur désir n'est pas le pouvoir, ni de prouver quelque chose. Ce qui est un grand message pour notre monde de compétitivité qui se nourrit de succès individuels. Ce que l'Arche apporte aussi dans notre monde pressé, c'est la patience. La patience, c'est aimer les gens au-delà de nos émotions. De regarder vraiment leur personne et de réaliser qu'à travers ce lien, ils sont comme guéris. En un mot, à l'Arche, on apprend à aimer. Les personnes avec un handicap crient pour la relation et non pas pour le pouvoir. J'aime raconter cette histoire pour le faire comprendre : un petit gars veut gagner le 100 mètres des jeux paralympiques. Il court comme un fou pour vaincre. Mais son voisin, dans le couloir d'à côté, tombe. Alors celui qui veut gagner s'arrête, le relève et ils arrivent tous les deux bons derniers ! Ils sont néanmoins fous de joie, car c'est la compassion qui a gagné.

Vous venez de rencontrer le pape François, comment le percevez-vous ?

C'est l'homme de la rencontre. Il voit dans l'autre un être humain, créé par Dieu et aimé par Jésus, même si cette personne n'a pas la foi. Il voit l'autre, il écoute l'autre. Il parle de la « révolution de la tendresse ». Dès que l'on se situe à ce niveau de personne à personne, tout change. Le pape François n'est pas là

pour défendre de grandes choses, il veut montrer que l'Église est lieu de rencontres et que c'est là le message de Jésus. Le chrétien rencontre. Le Pape dit d'aller vers les périphéries et de devenir l'ami des pauvres, de ceux qui se sentent seuls, de ceux qui se sentent rejetés. C'est un appel personnel. Il ne s'agit pas de condamner qui que ce soit mais de rencontrer les gens. C'est le primat de la compassion, plus profond que celui de la loi. Le Pape veut être le serviteur qui lave et qui révèle. Beaucoup de gens ont un sentiment de culpabilité. Il répond : « Mais tu es d'abord quelqu'un, tu peux faire du bien. » Pour moi, c'est l'homme de la révélation de la beauté de chacun. Il est comme Jésus.

Qu'apporte-t-il à l'Église ?

François dit que les pauvres peuvent nous enseigner une sagesse que nous ne connaissons pas et qu'ils peuvent nous évangéliser. Au lieu d'une Église qui a toute la vérité et qui va aller dire cette vérité, c'est l'humilité, comme Jésus qui est à genoux, qui lave les pieds, écoute les gens pour leur révéler leur beauté. C'est en écoutant que l'on peut aider les autres à ne pas être tiraillés par la désespérance, la tristesse, la culpabilité. Nous sommes dans un monde où la relation fidèle est comme cassée. Je pense au divorce facile. C'est comme si l'humanité, dans une recherche de liberté personnelle, était en train de perdre la responsabilité personnelle. Or, la responsabilité, ce sont des liens de tendresse et de vie avec les autres. Et la communauté, c'est d'abord la famille, le lien parent, enfant, père, mère, mais aussi les liens entre eux, entre les groupes, religieux ou politiques. Nous avons besoin d'une famille, d'amis, de fidélité, mais il faut que ces liens soient une sécurité et jamais une prison. Il faut que nos groupes soient comme des fontaines. Le danger de l'Église serait de se voir comme une forteresse et non comme une fontaine.

Vous avez bien connu Jean-Paul II, comment voyez-vous sa canonisation ?

Jean-Paul II était l'homme de l'écoute. Jamais pape n'a rencontré autant de personnes ! C'était sa joie. Il était très proche de nos communautés. Mais en le canonisant avec Jean XXIII, l'Église veut montrer que ces deux papes représentent le concile Vatican II dans ses débuts et dans son accomplissement. J'ai connu Jean XXIII. C'était un homme d'une bonté déroutante. Il avait la simplicité de quelqu'un d'un terroir. Il voulait

manifester que Dieu est bon. Il lance donc le concile, à la limite sans le savoir parce qu'il sent qu'il y a un malaise dans l'Église, car le communisme à ce moment-là suscite partout de la peur. Puis vient de façon grandiose la manifestation du concile avec Jean-Paul II ! Jean XXIII ouvre une porte, Jean-Paul II sort en courant pour annoncer partout dans le monde.

Benoît XVI sera discrètement présent à ces canonisations, est-ce un signe ?
Benoît XVI me touche beaucoup par son humilité. Il a osé poser sa démission parce qu'il savait, dans sa conscience personnelle, intérieurement, là où Dieu éclaire chacun de nous, qu'il ne parviendrait pas à accomplir son devoir et qu'il devait renoncer. Je trouve cela vraiment humble pour un homme doué de telles capacités intellectuelles. La vie de Jésus commence elle aussi avec un grand succès, puis il y a l'apogée avec la résurrection de Lazare qui est aussi sa condamnation. Il fallait que le verbe de Dieu soit humilié et rejeté pour nous ouvrir les portes et pouvoir nous tenir avec tous les rejetés. Je ne dis pas que Benoît XVI est un rejeté, mais il a accepté un chemin d'humilité et de prière. C'est un homme étonnant.

Vous vivez à présent dans une communauté de l'Arche. Sur quoi porte votre attention ?
Je sens un certain danger. Il y a comme un découragement parce que la majorité des jeunes semblent perdus, sans repères. Or ces jeunes, c'est demain. Nous passons dans un monde nouveau, numérique, où il y a beaucoup de communications, mais pas beaucoup de présence. Tout le monde a le moyen de capter tout et partout mais peu savent être présents les uns vers les autres. Je vois aussi monter dans cette société une forte proportion des faibles par rapport aux actifs. Ce que j'appelle les faibles, ce sont aussi les retraités. De plus en plus de personnes vont vivre au-delà de 90 ans en prenant une retraite presque 30 ans plus tôt. Qui va payer pour tous ces faibles ? Le gouvernement précédent s'inquiétait de cela, et c'est une évidence.

Que faire précisément ?
Le risque serait de vouloir créer de grandes choses. Je vois plutôt de petites réalisations où faibles et forts vivent ensemble. Car les faibles ont besoin des forts, mais les forts ont besoin des faibles. Si les forts découvrent la richesse de cette

relation, ils ne sont plus des guerriers pour la compétition mais des tendres. On réalise cela en regardant un papa qui joue avec ses enfants. Pour moi, c'est quand il se met à genoux qu'il est aussi un être humain. C'est cela la tendresse. Il faut donc que les gens découvrent la tendresse de la relation. Une relation qui n'entend pas posséder l'autre mais aider l'autre à devenir. Ce que je vois pour l'avenir, ce sont des petites réalisations dans des villages, où, à échelle humaine, les gens sont heureux et signifient leur joie, où les gens viennent aider, donner le meilleur d'eux-mêmes. Passer ainsi du grand au petit. Ce fut ainsi lors de la naissance du christianisme. Des petits groupes chantaient, attiraient par leur joie. Cela étonnait parce que les esclaves et les maîtres étaient ensemble. C'était un fait inouï à une époque où la hiérarchisation était encore plus forte qu'aujourd'hui. Pourtant, quelque chose de nouveau naissait. Ce que j'espère donc est une sorte de « diminution » dans un système politique qui protège l'éthique.

Quel regard portez-vous sur la mobilisation de centaines de milliers de gens contre le mariage pour tous ?
L'idée de ces petites communautés chrétiennes ne veut pas dire qu'il faille abandonner la lutte pour avoir de bonnes lois à l'Assemblée. D'autant que je vois aujourd'hui des jeunes qui ne savent pas si l'avortement est un mal ou un bien. Ils sont perdus devant la banalisation de la sexualité, du divorce, de la violence - où des jeunes, dès la petite enfance, passent leur temps à tuer des gens avec des jeux électroniques -, de la mort avec le silence sur le suicide des jeunes ! La question est de savoir « pour quoi » se battre et pas seulement « contre quoi » ? Il ne s'agit pas d'avoir plus de place à l'Assemblée ou plus de place dans l'économie. Si j'insiste sur cette idée des petites communautés de partage, c'est parce que nous sommes dans un individualisme féroce. Quand j'entends 100 % de réussite au bac dans une école catholique, je frémis un peu. Certes, il y a quelque chose de très complexe aujourd'hui. Pour se marier, avoir des enfants, des loisirs, une maison, il faut réussir dans la société. Mais on ne peut oublier la communauté, la fidélité dans les relations et en particulier chez les gens rejetés et les pauvres. Il faut trouver des lieux, non pour crier contre la loi mais pour crier afin que les jeunes puissent trouver des lieux pour vivre dans l'amitié. ■